

Les bêtes ont reçu les ailes, les crocs, les poisons, leur livrée verte ou sable pour se maintenir en vie – c'est leur lot de bêtes – et nous, les lumières de la raison. Seulement elles jettent, ces lumières, sur les choses, quand on finit, un peu, par les connaître, un jour tel qu'on n'en a plus tellement envie. Le premier à avoir établi que penser nous qualifie en propre et qu'à ce faire, notre existence trouve son accomplissement, celui-là s'avise aussi, lors de l'hiver 1619, dans l'Allemagne dévastée où il guerroyait, que sa douleur augmente avec son savoir. De sorte que la plus haute lucidité coïnciderait avec

la pire souffrance et que si nous ne possédions que cette triste faculté, que sa clarté d'éclipse, nous n'aurions pas le cœur à rester.

C'est peut-être pour ça qu'elle vient si tard et que, même après, quand on l'a, qu'on le sait, qu'on s'évertue à en user ainsi qu'il est requis, on n'y arrive pas très bien, pas toujours. Sans doute est-elle chose singulière, dépourvue de contours, de poids et de saveur, de couleurs, d'attrait. Tout impondérable qu'elle soit, on ne la meut, n'y entre qu'avec effort. Le séjour en est pénible, pareil à quelque chambre pneumatique où l'air respirable a été raréfié. On s'arrache les yeux à discerner d'impalpables reliefs, des transparences floues, des liaisons arachnéennes. Et l'on n'est jamais certain qu'en cela réside le principe de ce qui est, la nature véritable et la raison suffisante du monde qu'on a envisagé en pensée. Mais c'est peut-être qu'on ne souhaite pas tellement réussir. On n'aurait pas le courage de triompher. On ne pour-

rait pas supporter la douleur infinie que c'est, ce doit être, de tout savoir. En vérité, on ne voudrait plus.

Il faut donc autre chose pour faire pièce aux effets désenchantés de cette chose pensante qui nous est échue comme aux oiseaux les ailes, aux sauriens la cuirasse, à d'autres la fourrure et la soie, la vitesse, les chatouillements de l'arc-en-ciel et à tous – mais pas à nous – le paisible repos de soi en soi-même dans l'assortiment des venins et des nacrés, des rémiges, des sabots, l'inconscience animale, la bienheureuse stupeur.

On en a besoin tout de suite pour avoir l'envie, la force de tenter jusqu'au bout l'intermède d'individuation à quoi l'on se découvre mêlé. Mais ça doit aussi se dissiper sans laisser de traces quand on accède, tard, déjà, à l'usage de la raison, à l'âcreté du connaître. Parce que si on en gardait un souvenir trop vif, on n'irait pas plus loin dans cette voie où Descartes, là-bas, le pionnier, le premier s'achemine,

dans l'hiver. On s'arrêterait, l'œil fixé sur le commencement.

Je ne devrais pas me souvenir. D'ailleurs, je ne me rappelle pas que la Corrèze, dont je suis originaire et où j'ai vécu dix-sept années durant, ait été à aucun moment revêtue d'azur et d'or comme le Lot où j'ai pu passer une quinzaine de jours en six ans, les premiers. Elle a dû l'être, pourtant, mais les jours, les années, la clarté pâle et froide où nous nous avançons, l'habitude ont obli-téré, emporté le lustre éclatant dont une puissance mystérieuse pare d'abord toute chose afin que nous restions. Et si le Quercy se dresse, dans ma mémoire, comme ma demeure véritable et la terre des merveilles, c'est parce que je l'ai quitté sans retour avant que le temps, l'âge ne le dépouillent, lui aussi, de la splendeur que je suppose uniformément répandue sur la terre aux yeux de ceux dont les yeux s'ouvrent.

Je possède quelques images de l'époque où s'éveille en nous le sentiment de l'exis-

tence. Plus exactement, le sentiment de la vie, de la mienne, à ce qu'il paraît, a fixé l'image de lieux où je ne devais plus revenir, de l'instant où l'on s'éveille aux lieux, aux instants.

Elle n'est que pour moi. Ceux qui étaient alors dans la force de l'âge n'ont rien vu que d'habituel. Ils n'ont rien vu. Je n'ai même pas la ressource d'obtenir d'eux – des survivants – un élément de preuve, une confirmation. La vie réelle, la leur, alors, a traversé ces éblouissements sans en garder trace. Ils n'ont pas transfiguré, pour elle, une fleur en forme de balustre, une odeur, un chemin à midi qui, maintenant encore, malgré l'éloignement et la destruction, m'exaltent parce que je les ai découverts à l'instant critique où l'on est tenté de ne pas vouloir, de dormir toujours. Alors la vie s'avance à notre rencontre dans sa gloire et sa magnificence pour nous éveiller tout à fait.

C'est comme un rêve. Il n'y a que nous qui sachions. Ceux qui l'ont partagé, qui ont accepté, compris, pardonné n'en ont pas

souvenir. Nous seul. Et pourtant, quelque chose a eu lieu. Nos actes et nos pensées s'en trouvent modifiés au-delà de la nuit, dans la zone où se perdent les paroles des rêves.

Il y a une raison contingente à ce que je me remémore des heures vouées à l'oubli après qu'elles ont joué leur rôle, qui est de nous attirer sur les glacis de l'existence : je tiens, par mes parents, à deux départements voisins mais différents. À la Corrèze par mon père et, par ma mère, au Lot, que sa famille quitta au début du siècle pour essaimer. Mon grand-père maternel et sa sœur, Élise, vinrent se fixer à Brive où ma mère vit le jour tandis que l'autre sœur, Hélène, partait pour l'Afrique tropicale. Rien ne me rattachait plus directement au Lot, n'aurait dû m'y conduire ni permettre que je surprenne – et conserve, en n'y revenant plus – la fine couche d'or sur laquelle repose l'édifice de nos vies. Deux faits en décidèrent autrement.

Grand-père et grand-tante Hélène avaient cédé à Élise leurs droits sur la maison natale